

Le bolsonarisme, idéologie de l'acommunication

Juremir Machado Da Silva

DANS **HERMÈS, LA REVUE** 2021/1 (N° 87), PAGES 293 À 299

ÉDITIONS **CNRS ÉDITIONS**

ISSN 0767-9513

ISBN 9782271135223

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2021-1-page-293.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Coordination, Michel Durampart

Diagonales

Juremir Machado da Silva

*Université pontificale catholique
du Rio Grande do Sul (Brésil)*

Le bolsonarisme, idéologie de l'acommunication

Parler pour choquer

Ancien capitaine de l'armée, le président brésilien Jair Bolsonaro, élu pour un mandat de quatre ans (2019-2022), fait parler de lui avec fracas. Il provoque ses adversaires, fait presque tous les jours des déclarations tonitruantes et aime la confrontation. Devenu un nom connu dans le monde par son élection à la présidence du Brésil en 2018, il est passé de la condition de député médiocre pendant 28 ans à la dimension de star de la nouvelle politique mondiale d'extrême droite, aux côtés de figures controversées comme l'Américain Donald Trump, le Turc Recep Erdogan et le Hongrois Viktor Orbán.

La biographie de Bolsonaro est bien maigre : limogé de l'armée après avoir commandé une grève contre les mauvais salaires, ayant même projeté l'explosion d'une bombe pour faire ressortir ses arguments, il s'est refait une carrière dans la politique, se donnant le rôle de contempteur du politiquement correct. Au cours de sa vie de député, il s'est fait remarquer en attaquant les droits de l'homme, le féminisme et la gauche. Champion du discours anticommuniste, nostalgique de la dictature militaire implantée au

pays en 1964, qui a duré 25 ans, même si elle a été allégée en 1979 avec une amnistie générale plutôt favorable aux militaires, qui n'ont été jugés pour aucun des crimes commis, Bolsonaro était vu par la presse comme une personnalité folklorique, bizarre, excentrique, sans avenir politique. Pour occuper un peu d'espace dans les médias, il forçait les traits de sa propre caricature : faisait, quand il trouvait nécessaire, l'éloge du colonel Carlos Alberto Brilhante Ustra, catalogué comme le symbole de la torture pratiquée par l'État pendant le régime militaire qui a endeuillé le pays, spécialement dans les années 1970 (« les années de plomb »). C'est justement ce qu'il a fait, devant toutes les caméras, en 2016 au moment de déclarer son vote, à la Chambre des députés, pour la cassation de Dilma Rousseff, alors présidente du Brésil.

Toujours accusé de racisme, homophobie et machisme, Bolsonaro n'a jamais reculé devant les pires infamies. Il s'en est pris à la députée de gauche Maria do Rosário (Parti des Travailleurs) disant qu'elle ne méritait pas d'être violée parce qu'elle serait trop laide. Il est devenu connu aussi pour son obsession de l'acculturation des Indiens brésiliens et pour le supposé droit d'exploiter les richesses minérales des territoires des Indiens et les bois et terres d'Amazonie.

Il a aussi fait parler de lui en affirmant qu'il préférerait voir un fils mort plutôt qu'avec un autre homme.

Voilà en gros traits le personnage. Toutes les informations sont disponibles dans tous les sites de la presse brésilienne et elles ont été reportées aussi par la presse internationale quand Bolsonaro est devenu un candidat compétitif aux élections pour la succession du président intérimaire Michel Temer. Jusqu'à la dernière ligne droite, Bolsonaro était considéré, presque toujours, comme une anecdote de mauvais goût qui faisait la joie de la presse sensationnaliste et nourrissait les rêves de pouvoir des ultraconservateurs. Il était l'homme commun nourri de préjugés, ressentiments, nationaliste à l'extrême, nostalgique des supposés temps sans violence ni corruption de la dictature militaire et adepte d'une vision du monde autoritaire. Pour lui, comme pour ses amis et électeurs, « un bon bandit est un bandit mort », selon l'expression consacrée. Contre les punitions à son avis trop douces des criminels, il a toujours prôné le durcissement de peines de prison ferme, la réduction de la majorité pénale à 16 ans ou même moins ; il préconisait d'armer la population, d'investir dans les écoles militaires dans l'enseignement fondamental et moyen, de chasser la gauche supposée encastée dans les universités, de mener une guerre totale contre « l'idéologie de genre », considérée comme le principal mécanisme de destruction de la condition sexuelle naturelle de l'être humain et de la famille. Pendant la campagne électorale de 2018, le candidat Bolsonaro s'est investi contre ce qu'il appelait le « kit gay », un matériel censé être utilisé dans les écoles primaires pendant la mandature de Dilma Rousseff pour parler d'éducation sexuelle, basé sur le livre français d'Hélène Bruller, illustré par Zep, intitulé *Le guide du zizi sexuel*. Ce bouquin cependant n'a jamais été distribué. Bolsonaro en a tout de même fait son cheval de bataille.

L'imaginaire de Jair Bolsonaro et de ses suiveurs a toujours été rempli de fantasmes : tout le monde serait un jour obligé d'avoir des rapports homosexuels, les hétérosexuels n'auraient plus droit à l'expression, les enfants seraient

obligés de choisir une orientation sexuelle dès leurs premières années de vie, pour être traités avec des hormones si besoin, le communisme serait en train de dominer le monde par la voie de la mondialisation et des médias, les écoles et les universités seraient des machines à former des communistes, des gays, des antipatriotes et des athées, la famille serait en danger.

Fidéliser les convaincus

Comment un tel personnage est-il arrivé à la présidence du Brésil ? Lui qui, pendant la pandémie du coronavirus, faisait tout pour en nier le danger. D'abord, il a appelé la maladie une « gripette ». Puis il s'engage dans la promotion de la chloroquine contre l'avis de ses ministres de la Santé – il en a mis deux, tous deux médecins, à la porte, installant à la place un général encore en activité. Même après avoir été infecté, il n'en a pas démordu. Pour lui, les médias avaient exagéré dans la couverture de la pandémie, disséminant la peur et faisant le jeu de la gauche contre son gouvernement, en particulier le puissant réseau *Globo*, devenu son principal ennemi. Il a appelé cela du journalisme funéraire. Pour lui, il fallait souligner le nombre de personnes guéries. Enfin, Bolsonaro a soutenu que personne ne pourrait être obligé à se vacciner contre le coronavirus. Pour lui, c'est une question de libertés individuelles.

Bolsonaro s'est vu entraîné par une vague d'extrême droite dont il a su exploiter toutes les possibilités. Tout a commencé par une enquête criminelle anodine menée par des procureurs de Curitiba, capitale de l'État du Paraná, au sud du Brésil. Cette opération a reçu le nom de « Lavage express », car les premières découvertes d'une grosse chaîne de corruption, touchant le monde politique et des entreprises liées par des contrats à l'État, avaient commencé par des fausses factures émises par une station-service. Une

collaboration entre le parquet de Curitiba et un juge qui deviendrait célèbre, Sérgio Moro, ferait tomber des grands chefs politiques, comme Eduardo Cunha, alors président de la Chambre des députés, et dans son essor mettrait en prison l'ancien président de la République, Luiz Inácio Lula da Silva, icône de la gauche mondiale.

À l'exemple de l'opération « Mains propres » en Italie, « Lavage express » toucherait de plein fouet la crédibilité des hommes politiques et de la politique en général, considérée dans le sens commun comme une chose sale dominée par des caïds et des gangsters. En Italie, la crise des partis politiques, discrédités par l'opération « Mains propres », a ouvert le chemin à Silvio Berlusconi. Au Brésil, la droite républicaine, qui se voyait comme de centre gauche, mais adoptait de plus en plus des politiques conservatrices, en particulier le Parti de la social-démocratie brésilienne (PSDB) de l'ancien président de la République Fernando Henrique Cardoso, pensait pouvoir encore contrôler la situation et bénéficier de la déroute du Parti des Travailleurs de Lula. Mais c'était une illusion. Avec la déferlante médiatique en faveur de « Lavage express », la mythification de Sérgio Moro et la diabolisation de la politique, le terrain a été préparé pour un « outsider ». En plus, le chef de file du PSDB, candidat à la présidence la République battu en 2014 par Dilma Rousseff (PT), Aécio Neves, a lui aussi été piégé par une conversation téléphonique pas du tout « catholique » et son rêve de devenir le chef de la Nation a fait faillite. Un corrompu de plus. Il a cependant échangé le Sénat pour un mandat de député fédéral.

Bolsonaro a flairé l'occasion. Il s'est présenté comme l'antisystème par excellence, a multiplié les provocations envers la gauche, a accentué son anticommunisme, a adulé comme il l'a toujours fait les militaires nostalgiques du régime de 1964 et s'est présenté comme le champion de la lutte contre la corruption et en faveur des valeurs chrétiennes, occidentales et de la famille traditionnelle. Il s'est donné aussi un côté libéral en économie, en contradiction avec sa carrière de militaire nationaliste attaché à un État

fort et généreux avec certaines corporations comme celle des militaires. Pour se donner un visage libéral, il s'est associé à l'économiste Paulo Guedes, un ancien banquier formé dans l'idéologie de l'école de Chicago, néolibéral enthousiaste du projet économique appliqué au Chili par le dictateur Augusto Pinochet.

On ne peut pas nier que Jair Bolsonaro a su profiter de la situation chaotique vécue par le Brésil à partir de 2015, avec le deuxième mandat de Dilma Rousseff. On pourrait dire que le bolsonarisme est la maladie sénile du conservatisme brésilien ou la démence précoce de cette terre d'avenir, selon l'idée diffusée comme une représentation de la brasilité après le livre de l'Autrichien Stefan Zweig, *Brésil, terre d'avenir*, résultat de son voyage au Brésil durant les années 1930, pendant la dictature de Getúlio Vargas. D'ailleurs, fuyant le nazisme, Zweig et son épouse allaient s'installer au Brésil où ils se donneraient la mort en 1942.

Stefan Zweig avait défini le Brésilien comme un être « calme, pensif et sentimental », un ennemi du bruit, de la confusion, des danses irréfrenables, réservées pour le carnaval. Mauvais observateur, aveuglé par l'amour et l'idéalisation dont il avait peut-être besoin, Zweig ne ferait pas recette comme prophète. Mais il avait aussi ses petites raisons. Pour lui, voyager à l'intérieur du Brésil était une façon de découvrir interminablement l'inconnu exotique – pour un Européen de son époque, c'était de l'or.

Le Brésilien qui a élu Jair Bolsonaro à la tête du pays n'a rien de calme, de pensif ni de sentimental. Il appartient à un temps d'extrême polarisation idéologique et la haine fait partie, si on prend les réseaux sociaux comme paramètre, de son mode d'être dans le monde. Impulsif, endurci, pétri d'amertume envers la gauche, qui lui rend la monnaie, le bolsonariste ne veut pas négocier ni faire des concessions. Pendant la campagne présidentielle, Bolsonaro avait dit qu'il fallait fusiller la « *petralhada* » (les militants et les élus du Parti des Travailleurs). Tel serait le ton qu'il ne délaiserait jamais. En 2020, poussé par un journaliste de *Globo*,

le groupe de média le plus puissant du pays, à donner des explications à propos des chèques déposés sur le compte bancaire de son épouse Michelle par un ancien collaborateur accusé de corruption, Jair Bolsonaro avait réagi en disant qu'il avait envie de lui « casser la figure ». Pour ses fidèles, c'était la réponse du mari offensé, de l'homme commun tracassé par des médias politisés, enragés, gauchistes, voire communistes, touchés dans leurs intérêts.

Très vite Jair Bolsonaro a compris les règles du jeu qu'il continue à pratiquer : son style met le feu et crée des confrontations entre les pouvoirs, notamment avec le judiciaire, mais aussi avec le Parlement, les onze membres de la Cour suprême étant fréquemment accusés d'empêcher le gouvernement d'agir et de contrarier la volonté exprimée par les électeurs dans les urnes en 2018. Il a compris que radicaliser ses provocations pouvait fidéliser les convaincus, mobiliser ses troupes aguerries et parfois un peu perdues, tonifier le moral de ses adeptes et renouveler les énergies de son armée virtuelle, car la guerre en cours est menée en grande partie dans les champs de bataille d'Internet. Pour cette stratégie, Bolsonaro a toujours eu l'appui de son gourou, un ancien astrologue et journaliste, féru de philosophie, installé aux États-Unis, de nom Olavo de Carvalho, disciple du mystique français René Guénon.

Les bolsonaristes « racines », comme on dit, sont aussi des olavistes (disciples d'Olavo de Carvalho), idéologue d'extrême droite, critique du globalisme et défenseur des valeurs sacrées occidentales. Parfois, Carvalho s'impatiente des allers-retours de Bolsonaro. Celui-ci fait semblant de s'éloigner de son intellectuel organique. Les rapports entre les deux cependant se poursuivent : Olavo de Carvalho – qui exerce une énorme influence sur les fils du président de la République, un sénateur, Flávio Bolsonaro, un député fédéral de São Paulo, Eduardo, et un conseiller municipal de Rio de Janeiro, Carlos – attaque toujours, en utilisant un langage colloquial, vulgaire et outrancier, les médias, les magistrats, la gauche, etc. Jair Bolsonaro attaque et recule quand il faut pour garder sa gouvernabilité.

Des médias comme ennemis toujours disponibles

Dans *L'Autre mondialisation* (2003), Dominique Wolton envisage une communication démocratique basée sur l'esprit de coopération :

Penser la collaboration culturelle, c'est construire le troisième pilier de la mondialisation. C'est aussi refonder la politique démocratique à l'échelle planétaire. C'est aussi valoriser le concept de communication, et rappeler qu'il n'y a pas de communication interculturelle sans projet politique. Sinon, la revendication d'identité culturelle risque de s'enfermer dans la dérive communautariste ou dans les tentations des identités agressives. Il faut penser le statut de la politique à l'heure de la mondialisation, en prenant en compte l'émergence du triangle explosif, constitué par les rapports entre identité, culture et communication. (2003, p. 199).

On a compris que Jair Bolsonaro avait sa stratégie de communication. Il ne veut pas investir dans ce troisième pilier de la mondialisation dont parle Dominique Wolton. Il veut détruire la mondialisation au nom d'un nationalisme désuet. Il n'a pas envie de valoriser le concept de communication comme dialogue avec toutes les parties qui composent la nation. Il ne parle que pour les siens. Toute sa communication est agressive envers ceux qui pensent autrement. Il joue la carte d'une identité nationale forte basée sur un patriotisme vigoureux, un moralisme aux accents religieux, appuyé par les pentecôtistes, et sur une conception « naturaliste » de la société par laquelle chacun naît pour être ce qu'il est : homme ou femme. Damares Alves, à la tête du ministère de la Femme, de la Famille et des Droits de l'Homme, a déclaré que dans le gouvernement Bolsonaro les garçons porteraient le bleu et les filles porteraient le rose. Le Président se retranche derrière une idéologie réfractaire aux droits de l'homme et à tout

comportement qui ne soit pas en syntonie avec les soi-disant valeurs occidentales. Toutes les paroles de Bolsonaro, même celles qui semblent les plus insensées, servent à renforcer ses liens avec sa base. Il communique pour diviser, ce qui revient à garder l'unité de son troupeau. La démocratie, ce n'est pas sa tasse de thé, même s'il est obligé parfois d'en faire l'éloge pour apaiser les autres pouvoirs de la République ou calmer les attaques des médias les plus en colère.

Les médias fonctionnent comme un ennemi toujours disponible. Chaque fois que Bolsonaro se dispute avec le réseau *Globo*, sa popularité parmi ses adeptes monte. D'une certaine façon, il pratique l'incommunication car ses déclarations n'invitent pas au dialogue, n'élargissent pas le champ de conversation, ne permettent pas de rassembler la nation dans un projet d'avenir. Michel Leclercq, le 14 septembre 2020, dans une page du journal français *Le Figaro*, sous le titre « Les habits neufs de Jair Bolsonaro », parlait d'un silence inouï du Président brésilien : « Une éternité. Pendant 71 jours, le président brésilien n'a ni insulté ses contradicteurs, ni attaqué les députés et les juges, ni menacé les institutions démocratiques. »

Même si ce n'était pas totalement vrai, car Bolsonaro avait quand même désobéi à sa nouvelle discipline, par exemple, en avouant son désir de casser la figure à un journaliste, tout est là dans ce texte du journaliste français Michel Leclercq : Bolsonaro est perçu à l'étranger comme quelqu'un qui menace les institutions démocratiques, attaque la presse, le législatif et le judiciaire et insulte ses contradicteurs. Un homme, enfin, qui n'arrive pas à bien ménager sa langue. S'il a décidé de faire profil bas pour quelque temps, c'était à

cause des démêlés judiciaires et policiers de ses fils. En somme, Bolsonaro cherche le conflit, nourrit les polémiques et se nourrit de la haine des autres afin d'attiser l'amour des siens.

Le problème de Jair Bolsonaro, c'est l'autre. L'autre, c'est son enfer. Mais c'est aussi sa force. Il se fait aimer dans la mesure où il se met à dos des ennemis qu'il peut partager avec des supporters enflammés : les communistes, les gays, les féministes, les gauchistes de tous types, les médias critiques, les artistes rebelles, les mondialistes, les athées, ceux qui n'affichent pas leur patriotisme chaque matin, les écologistes, les militants des droits de l'homme, etc.

C'est dommage qu'il ne lise pas, sauf peut-être l'œuvre de son idole tortionnaire, le colonel Ustra. Il pourrait comprendre les dangers de sa stratégie de communication ou d'incommunication en se plongeant dans certains livres comme celui-ci de Dominique Wolton (2003, p. 9) :

La mondialisation de l'information rend le monde tout petit, mais très dangereux. Chacun voit tout, sait tout, mais réalise aussi ce qui le sépare des autres, sans avoir forcément envie de s'en rapprocher. L'Autre, hier, était différent, mais éloigné. Aujourd'hui, il est tout aussi différent, mais omniprésent, dans le téléviseur de la salle à manger, comme au bout des réseaux. Il va donc falloir faire un effort considérable pour se comprendre. En tout cas pour se supporter.

Le fait est que Bolsonaro ne veut pas comprendre l'Autre ni le supporter. Il veut le supprimer, l'écarter, le rendre muet.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- LECLERCQ, M., « Les habits neufs de Jair Bolsonaro », *Le Figaro*, 14 sept. 2020.
MACHADO DA SILVA, J., *Brésil, pays du futur*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.

- WOLTON, D., *L'Autre mondialisation*, Paris, Flammarion, 2003.
ZWEIG, S., *Brésil, terre d'avenir* [1941], La Tour-d'Aigues, L'Aube, 2007.